

XLV.

Lazare et le riche.

Beuzeval, 1867.

(Luc XVI, 19-31.)

Cette parabole est l'histoire d'un homme heureux et d'un misérable ; l'histoire d'un homme riche, puissant, magnifique, qui est plus pauvre que le plus pauvre mendiant, et d'un mendiant qui est plus riche que tous les riches, et tous les puissants, et tous les magnifiques de ce monde ; l'histoire d'un honnête homme qui est condamné comme un misérable, et d'un misérable qui est glorifié. Histoire effrayante et sublime où tous les mystères et toutes les réalités de la vie sont réunis en un tableau qu'éclairent les splendeurs du ciel et les feux de l'abîme, et que Dieu montre à tous ceux qui passent sur la terre, afin qu'ils sachent où mène la route, et où ils veulent porter leurs pas.

Cette histoire, en effet, les regarde tous ; ce n'est pas l'histoire de deux hommes, c'est celle de l'humanité. Il n'y a pas de ville et pas de famille, il n'y a pas de palais et pas de chaumière où vous ne retrouviez la parabole du pauvre riche et du bienheureux Lazare. Vous-même, vous portez les traits ou de l'un ou de l'autre ;

et quand on aura dit de vous comme d'eux
« Lui aussi mourut, » vous serez avec l'un dans
le sein de Dieu, ou avec l'autre dans les tour-
ments. Une seule différence nous sépare d'eux :
Là, il y a entre eux un abîme que personne ne
peut traverser ; ici, il y a un chemin où tous peu-
vent entrer, où tous peuvent passer de la mort à
la vie. Jésus-Christ lui-même vient de l'autre
bord nous tendre la main et nous offrir, avec la
perspective de son jugement, toutes les pro-
messes de sa grâce et toute la puissance de son
Saint-Esprit. Prions Dieu qu'il ne nous les ait
pas offertes en vain, et que la méditation de sa
parole nous dispose à accepter son salut !

Le premier trait de notre parabole, c'est
l'image de la vie présente, du bonheur et du
malheur de ce monde.

Quand le Seigneur veut nous peindre le bon-
heur d'ici-bas, le but suprême que poursuivent
les hommes, l'objet dont tous les cœurs, s'ils
pouvaient parler, diraient : c'est cela ! il ne
nomme ni les joies du cœur, ni les douceurs de
la famille, ni les œuvres du génie, ni même la
gloire ; il nomme l'argent : « Il y avait un
homme riche qui se vêtait de pourpre et de fin
lin, et qui se traitait bien et magnifiquement
tous les jours. » Un homme riche, voilà un
homme heureux ! Qu'est-ce que tout le reste
sans la richesse ? Qu'est-ce que les joies du

cœur et les plus aimables liens, sans argent ? qu'est-ce que la science, et le talent, et la poésie, et la gloire, sans argent ? Toutes ces choses-là sont bonnes et agréables, mais elles sont nulles ; ce sont des zéros qui n'ont de valeur que quand on met un chiffre devant, et ce chiffre, c'est l'argent. C'est là la chose nécessaire, c'est ce qui fait de l'homme un homme, c'est ce qui lui donne sa valeur ; c'est par là qu'il a tout, qu'il est tout, qu'il peut tout. S'il veut faire son chemin dans le monde, s'il veut marier sa fille, s'il veut avoir des protecteurs, s'il veut être coupable impunément, que lui faut-il ? de l'argent ! Oh ! heureux ! il n'a qu'à commander, et tout s'empresse pour obéir ; et des multitudes intelligentes se concertent pour lui bâtir une demeure digne de son nom, pour relever sa beauté avec la pourpre et le fin lin, pour aller au bout de l'univers chercher les mets délicats de sa table et pour égayer ses ennuis par tout ce que l'art a de charmant. Il n'a qu'à paraître, et toutes les portes s'ouvrent, et tous les fronts s'inclinent, et tous les cœurs lui sourient. Il n'a qu'à désirer, et sa vaste maison devient trop petite pour contenir ses amis, amis toujours prêts à prendre part à ses festins et à louer ses vertus. O homme heureux ! Et il l'est « tous les jours. » Rien ne vient dissiper sa douce ivresse ; ni révolution, ni deuils, ni remords importuns,

ni aspirations vers la sainteté, rien n'attriste le jour serein de sa vie. Voilà bien ce qu'on appelle *le bonheur* !

Et qu'est-ce qu'on appelle *le malheur* ?

Écoutez :

« Il y avait aussi un pauvre nommé Lazare, qui était couché à la porte du riche et couvert d'ulcères ; il désirait se rassasier des miettes de pain qui tombaient de la table du riche, et même les chiens venaient lécher ses plaies. » Quel aspect, quelle vie, si c'est une vie ! Il est pauvre ; c'est tout dire, tout ce qui fait frémir la nature, tout ce que le monde cherche à fuir au prix de tous les travaux, de tous les combats, de toutes les bassesses, de toutes les iniquités dont il est capable. Et pourtant ce n'est pas tout ; ce n'est pas assez pour cet homme d'être pauvre : il est malade ; une maladie terrible dévore ses membres, ronge son visage, en fait un objet d'horreur autant que de pitié, le cloue à terre, le crucifie, et ne lui laisse que la force de souffrir. Ce n'est pas tout : il est abandonné, il n'a pas même un asile où se réfugier, pas même une mère pour l'aimer, une sœur pour le consoler, pas même un chien, si ce n'est ceux du riche, qui seuls ont pitié et viennent lui lécher ses ulcères. Il y a plus encore : si du moins, à défaut de consolateurs, il avait l'espérance ! Mais non, pour lui, il n'y a plus d'espérance, et pendant

que le riche, jour après jour, savoure son bonheur, lui, jour et nuit souffre et souffrira jusqu'à la mort.

O Dieu ! que tes jugements sont impénétrables et que tes voies sont incompréhensibles ! Mais aussi comme elles se découvrent quand l'heure est venue ; et comme elles manifestent soudain ta sagesse, ta puissance et ta charité ! Tournons cette page sombre et poursuivons : « Or il arriva que le pauvre mourut, et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. » Quel changement ! Du fond de la misère dans le ciel, du milieu des chiens dans les bras des anges, de sa couche froide et immonde dans le sein d'Abraham, de ses tortures dans la félicité, de la croix à la gloire ! Maintenant il n'y a plus pour lui ni pauvreté, ni maladie, ni honte, ni douleur. « Dieu a essuyé toutes larmes de ses yeux ! » Maintenant il reconnaît « qu'il n'y a pas de proportion entre les souffrances du temps présent et la gloire à venir » (Romains VIII). Maintenant il bénit Dieu (plus que de tous les bonheurs) des déchirements, des hontes et des afflictions par lesquels il est entré dans le royaume des cieux. Maintenant il adore avec des cantiques éternels Celui qui, par ses propres douleurs et par sa pauvreté, par ses blessures et par son agonie, nous a délivrés de la mort et rendus victorieux. Oh ! quel amour que celui qui

a donné à des misérables comme nous un tel royaume! et que nous sommes ingrats, que nous sommes insensés de ne pas consentir à le croire! Non, nous ne le croyons pas! Si nous le croyions, qu'est-ce que seraient pour nous tous les trésors, toutes les jouissances, toutes les grandeurs de cette terre? Si nous le croyions, que serait la croix? Nous la regarderions non-seulement avec soumission, mais avec actions de grâces; non-seulement nous la subirions, mais nous l'embrasserions, nous la porterions en triomphe et elle nous porterait dans les cieux!

« Le riche mourut aussi, » dit le Seigneur. Lui aussi, l'aimable, le brillant, le magnifique, lui, tout comme Lazare, tout comme le dernier des mendiants, il mourut. Voilà donc la fin de cette belle vie, voilà le dernier mot de tant de projets, de tant de rêves, de tant d'éclat, de tant de bruit : il mourut! Rien ne put le soustraire à cette issue fatale, ni sa fortune, ni son crédit, ni ses médecins, ni ses supplications, ni son désespoir. Il faut quitter sa riante demeure, et ses jardins enchanteurs, et ses trésors; quitter ses amis et ses fêtes, quitter le monde, quitter la vie et ne rien garder de tout cela qu'un mot : « il mourut! » Et il fut enseveli; avec quelle pompe et quelle majesté, son rang le dit assez. Rien n'y manque : ni le mausolée, ni les éloges, ni les

larmes de ses héritiers, ni les discours d'usage où un orateur complaisant et fleuri a soin de le proclamer bienheureux éternellement!

Mais, pendant que le monde l'élève jusqu'au ciel, « il est dans l'enfer et dans les tourments. » Des anges sont venus, non pas ceux de Lazare, et l'ont emporté, l'ont précipité dans l'abîme. Là, au lieu de la pourpre et du fin lin, il est vêtu de flammes; au lieu des rires et des chants, il a les pleurs et les grincements de dents; au lieu d'une joie de tous les jours, il a l'angoisse pour aujourd'hui, pour demain, pour mille ans, pour des millions d'années, pour l'éternité!

Ah! comme il déteste maintenant son bonheur d'autrefois! comme il maudit les faux amis et les faux docteurs qui ont flatté ses vices, qui ont vanté ses mérites et qui l'ont endormi dans la damnation! Comme il donnerait volontiers, s'il les avait encore, tous ces biens, palais, plaisirs, couronne, tout, pour le bonheur d'être un mendiant, un misérable, un Lazare, et d'avoir sur la terre un quart d'heure pour se convertir! Mais il est trop tard! Sur la terre il pouvait, mais il n'a pas voulu; maintenant il voudrait, mais il ne le peut et ne le pourra plus jamais.

Crois-tu cela, pécheur? Je sais que tu le crois! Tu ne peux pas ne pas le croire. La bouche peut le nier, la conscience l'affirme, et pendant que les lèvres sourient, le cœur tremble, et une voix

plus forte que nous donne raison à notre cœur. Cette voix, c'est celle de Dieu ; et quand même tous les Pharisiens et les Sadducéens diraient : Non ! le jugement de Dieu demeure éternellement, et ils le sauront un jour dans l'enfer. C'est pourquoi, hâte-toi, hâte-toi de sauver ton âme ! Quand même il te faudrait donner et tes biens et ta vie, quand même il te faudrait devenir un Lazare, il vaut mieux que tu entres avec Lazare dans le ciel que d'aller avec le riche dans ces ténèbres et dans ces flammes où le ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint point.

Le riche fut-il condamné à cause de sa richesse ? C'est ce que se plaisent à penser bien des pauvres qui voudraient être riches. Mais ce n'est pas vrai. Il est vrai que la richesse est une grande tentation et une terrible responsabilité ; il est vrai qu'un riche, selon la Parole de Dieu, entre difficilement au royaume des cieux ; et même qu'il n'y peut entrer que comme un pauvre, pauvre d'esprit et de cœur. Mais il est vrai aussi qu'un riche qui entre dans le royaume des cieux, qui s'humilie, qui se convertit, qui se donne à Dieu, qui lui consacre vie et biens peut devenir un instrument puissant et béni au service de Jésus-Christ. Aussi Dieu a voulu que deux plus grands hommes de l'Ancien Testament Abraham et David, le père des croyants père du Messie, fussent des riches ; que les

disciples qui ont devancé les apôtres au tombeau de Jésus, Joseph d'Arimatee et Nicodème, fussent des riches ; que parmi les pères de notre glorieuse réformation, on comptât des riches, on comptât, à côté d'un Luther et d'un Mélanchthon, ces nobles princes d'Allemagne qui quittèrent tout pour suivre Jésus-Christ ; et qu'aujourd'hui encore, parmi les membres les plus vivants, les plus fidèles de notre Église, on comptât des riches. Il l'a voulu, afin que les pauvres ne se glorifient pas de leur pauvreté, et que les riches apprennent à déposer leurs richesses au pied de la croix de leur Sauveur.

Pourquoi donc le riche fut-il condamné ? Est-ce à cause de quelque désir grossier, de quelque criante iniquité ? C'est ce que penchent à supposer ceux qui voudraient que la loi de Dieu n'atteignît que les grands criminels et les pécheurs endurcis. Mais ce n'est pas vrai. Nous ne voyons pas que le riche ait acquis sa richesse par ces spéculations effrénées, par ces jeux iniques, par ces prévarications, ces vols, ces manœuvres tout à tour impudentes et astucieuses dont les habiles font le nerf du succès. Nous ne voyons pas qu'il ait employé sa fortune à cette prodigalité non moins révoltante que la rapacité, à cette corruption dévergondée qui frappe de stupeur et d'affliction tout ce qui reste parmi les hommes d'âmes honnêtes et de cœurs

droits. Nous ne voyons pas qu'il ait fait de la religion une hypocrisie ou un blasphème, une moquerie ou un masque. Non, non ; c'est un homme honnête, rangé, aimable et qui pense à ses frères jusque dans l'enfer ; c'est même un très-sincère Israélite et qui nomme Abraham son père.

Pourquoi donc n'a-t-il pas été sauvé ? *Parce qu'il ne l'a pas voulu.* Que de fois Dieu l'a appelé ! mais : « Vous n'avez pas voulu ! »

Et pourquoi ne l'a-t-il pas voulu ? Faut-il vous le dire ? vous raconter ce cœur si léger et si vain ? Eh bien, il n'y a pas pensé : c'était un homme d'affaires et, dans les intervalles, de plaisir. Et quand le Seigneur venait frapper à sa porte : Je n'ai pas le temps, pour le moment, va-t'en !

Mais quoi, n'y a-t-il pas des heures où l'on est forcé d'y penser ? Oui. Alors la propre justice, la flatterie vous aveuglent... on espère vaguement en la bonté de Dieu, on oublie ses péchés...

Ses péchés ! n'en est-il pas un qui devrait lui brûler le cœur, son égoïsme ? Et n'y a-t-il pas une voix qui devrait le réveiller, celle de Lazare ? Il ne voit pas Lazare qui meurt à ses pieds. Il ne peut dire que la multitude le lui cache : Lazare est seul ! Ni qu'il est éloigné : il est à sa porte ! Ni que sa misère lui est inconnue : elle est exposée à tous les yeux ! Ni qu'il peut travailler : il succombe ! Ni qu'il est importun : il ne dit

rien ! Ni qu'il lui faut beaucoup : il ne demande que des miettes ! Ni que personne ne l'a averti : ses chiens sont là et lui donnent l'exemple ! Et pourtant il passe, il l'oublie, comme il oublie la mort, et le jugement, et l'éternité. Ah ! il est juste que celui qui a ainsi oublié, soit oublié à son tour ; il est juste que celui qui a eu ainsi ses biens en ce monde, ait là-bas ses tourments ; il est juste que celui qui n'a pas voulu donner une miette au pauvre qui la désirait, désire éternellement une goutte d'eau et ne puisse pas l'obtenir. Cela est juste, mais cela fait trembler. Cela fait trembler pour ceux qui oublient que Dieu punira non-seulement les pécheurs scandaleux, mais aussi les pécheurs honnêtes et rangés ; que Dieu punira non-seulement le mal, mais aussi la négligence du bien. Cela fait trembler pour ceux qui cherchent à concilier la mondanité et l'Évangile, les joies de la terre et la vie du ciel. Cela fait trembler, pour vous, qui, si facilement, oubliez vos péchés, votre Sauveur, le temps qui s'enfuit et Lazare qui souffre, qui meurt près de vous. Lazare ! il est vrai qu'on ne le voit plus couché à la porte du riche : la police y pourvoit ; mais il n'est pas bien loin, il est partout. Il est dans ces ateliers, dans cette mansarde où, pour quelques sous par jour, une pauvre femme achève d'user sa santé. Lazare, ce n'est pas seulement ce malheureux dont il faut vêtir les membres ou

soulager la détresse ; c'est cet autre malheureux dont il faut consoler le cœur, dont il faut sauver l'âme ; c'est ce père infirme que vous négligez, ces domestiques avec lesquels vous êtes si impatient, si dur, ces enfants dont vous oubliez l'âme, cette église pour laquelle vous ne savez trouver ni sacrifice, ni loisir. Lazare... Ah ! quel cri monte vers le ciel contre nous ! Que de motifs de nous humilier, de trembler et de chercher le salut !

Ce salut, comment peut-il s'obtenir ? Comment Lazare l'a-t-il trouvé ?

Par sa pauvreté ? C'est ce que voudraient bien des gens . Je suis pauvre, malade, méconnu ; il est bien juste que j'en sois dédommagé dans le ciel. Cela n'est pas vrai. Il est vrai que la pauvreté, que la douleur est un moyen puissant pour nous détacher de la terre et nous conduire à Dieu ; mais en elle-même, la souffrance n'est pas plus une vertu qu'un vice. Beaucoup sont séduits par la richesse, et beaucoup par l'envie de devenir riches ; beaucoup sont endurcis par les maux qui devraient les convertir.

Par quoi Lazare fut-il sauvé ? Par ses bonnes œuvres ? Hélas ! il n'a rien donné aux pauvres : il n'avait rien ; il n'est pas allé les visiter : il ne pouvait se lever ; il n'a pas prêché : personne ne venait que les chiens. Il est là impuissant, inutile et perdu. Perdu ! peut-être l'a-t-il été aux yeux

de tous, pour ses péchés. Je me le représente volontiers ainsi : lui aussi a été riche, il était heureux, mais coupable, et il a tout perdu : fortune, famille, santé ! Mais c'est alors qu'il a été sauvé.

Qu'est-ce qui l'a sauvé ? Sa foi !

.

XLVI.

Aujourd'hui.

Beuzeval, 1867.

(Hébr. III, 7-19.)

Il y a dans ces versets un mot qui résume tout le sérieux de la vie chrétienne et ses décisions bénies et sa vigilance, c'est le mot : *Aujourd'hui*. Comme il est un autre mot qui résume toutes les illusions, toutes les frivoles excuses et toutes les ruines de la vie du monde, c'est le mot : *Demain*.

En sorte que ces deux mots : « aujourd'hui, demain, » marquent les deux tendances entre lesquelles se partagent les hommes, celle que nous devons fuir et celle que nous devons résolument embrasser.

1. Il y a un salut, un salut pour nous, un salut aujourd'hui.

Il y a un salut, une grâce gratuite, immédiate, éternelle; un relèvement certain, entier, magnifique; un bonheur, même dans le malheur, car de toutes manières « toutes choses concourent